



Les derniers jours des fauves

JÉRÔME LEROY

**Le grand roman
des coulisses
du pouvoir**

Les derniers jours des fauves

Jérôme Leroy

Les derniers jours des fauves

LA MANUFACTURE DE LIVRES

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-832-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Que les gouvernements, celui d'aujourd'hui comme les autres, n'aiment pas la liberté, n'est pas nouveau. Les gouvernements tendent d'abord à l'efficacité. »

François Sureau, *Sans la liberté*.

« Nous avons donné, en vérité, un admirable exemple de résignation. L'ancien temps avait vu jusqu'où pouvait aller la liberté, mais nous avons vu, nous, jusqu'où peut aller la servitude, quand les espions nous confisquaient jusqu'à la possibilité d'échanger des paroles. Nous aurions même perdu la mémoire avec la voix, s'il était autant en notre pouvoir d'oublier, que de nous taire. »

Tacite, *Vie d'Agricola*.

« Mam'zelle Clio
Mam'zelle Clio
Le premier jour je me rappelle
C'était chez des amis idiots. »

Charles Trenet, *Mam'zelle Clio*.

NATHALIE S'EN VA

Nathalie Séchard, cheffe des Armées, grande maîtresse de l'ordre national de la Légion d'honneur, grande maîtresse de l'ordre national du Mérite, co-princesse d'Andorre, première et unique chanoinesse honoraire de la basilique Saint-Jean-de-Latran, protectrice de l'Académie française et du domaine national de Chambord, garante de la Constitution et, accessoirement, huitième présidente de la V^e République, en cet instant précis, elle baise.

Et Nathalie Séchard baise avec ardeur et bonheur.

Nathalie Séchard a toujours aimé ça, plus que le pouvoir. C'est pour cette raison qu'elle va le perdre. C'est comme pour l'argent, a-t-elle coutume de penser, quand elle ne baise pas. Les riches ne sont pas riches parce qu'ils ont un génie particulier. Les riches sont riches parce qu'ils aiment l'argent. Ils n'aiment que ça, ça en devient abstrait. Et un peu diabolique, comme tout ce qui est abstrait. Dix milliards plutôt que huit. Douze plutôt que dix. Toujours. Ça ne s'arrête jamais.

Le pouvoir aussi, il faut l'aimer pour lui-même. Il faut n'aimer que lui, ne penser qu'à lui, vivre pour lui. Pas pour ce qu'il permet de faire. Nathalie Séchard, qui baise toujours, a mesuré ces dernières années, que le pouvoir politique n'en est plus vraiment un. La présidente est à la tête d'une puissance moyenne où plus rien ne fonctionne très bien, comme dans une PME sous-traitante d'un unique commanditaire au bord de la faillite.

« J'aurais dû rester de gauche », songe-t-elle parfois, quand elle ne chevauche pas son mari.

Là, elle sent quelques picotements sur le dessus de ses mains. Chez elle, ce sont les signaux faibles annonciateurs, en général, d'un putain d'orgasme qui va déchirer sa race, et elle en a bien besoin, la présidente.

La nuit est brûlante, et ce n'est pas seulement une question d'hormones, c'est que la météo est caniculaire et que la présidente ne supporte pas la climatisation : elle a laissé ouverte la fenêtre de la chambre du Pavillon de la Lanterne. On entend des chouettes qui hululent dans le parc de la plus jolie résidence secondaire de la République.

Il convient par ailleurs que le lecteur le sache dès maintenant : cette histoire se déroulera dans une chaleur permanente, pesante, qui se moque des saisons et provoque une propension à l'émeute dans les quartiers difficiles soumis à un confinement dur depuis quinze mois, mais aussi de grands désordres dans toute la société qui prennent le plus souvent la forme de faits divers aberrants. Ils permettent de longues et pauvres discussions sur les chaînes d'informations continues dont la présidente Séchard estime qu'elles auront été le bruit de fond mortifère de son quinquennat.

Elle est de la chair à commentaires comme d'autres ont été de la chair à canon.

C'est pour chasser ce bruit de fond qu'elle préfère de plus en plus, à l'exercice d'un pouvoir fantomatique, faire l'amour et écouter Haydn, ce musicien du bonheur. Parfois, elle fait les deux en même temps et c'est le cas maintenant, puisque derrière ses soupirs entrecoupés de gémissements impatients, on peut entendre dans la chambre obscure, la Sonate 41 en si bémol majeur avec Misora Ozaki au piano.

Bien sûr, le pouvoir, il lui en reste l'apparence. Elle a aimé les voyages officiels, elle a aimé présider les Conseils des ministres, elle a aimé les défilés du 14 Juillet, les cortèges noirs de Peugeot 5008 et puis aussi l'empressement des hommes de sa protection rapprochée.

Elle n'aime même plus ça, cette nuit.

Cette nuit, elle aime son mari en elle, et la Sonate 41 en si bémol majeur. Penser à inviter Misora Ozaki à l'Élysée, avant la fin du quinquennat.

À propos de sa sécurité rapprochée, celle assurée par le GSPR, elle a mis un certain temps à savoir qu'on lui avait donné, juste après son élection, le nom de code de « Cougar blonde ». Quand elle l'a appris, elle a encaissé. Elle était habituée à ce genre de sale plaisanterie. Alors, *Never explain, never complain*. Sinon, ça aurait fuité dans la presse. Trois semaines nerveusement ruineuses de polémiques crapoteuses sur les réseaux sociaux. Et toute la France qui l'aurait appelée Cougar blonde.

Elle s'est juste donné, une fois, le plaisir de faire rougir une de ses gardes du corps, une lieutenant de gendarmerie qui l'accompagnait lors d'un déplacement houleux – mais

a-t-elle connu autre chose que des déplacements houleux, la présidente Séchard ? – dans une petite ville du Centre dont la sous-préfecture avait brûlé après une manifestation des Gilets Jaunes.

Il pleuvait comme il sait pleuvoir dans ces régions de mélancolie froide, de pierres grises, de toits de lauzes, de salons de coiffure aux lettrages qui ont été futuristes à la fin de la guerre d'Algérie. Ces régions peuplées par des volcans morts et par les dernières petites vieilles qui ressemblent à celles d'antan, pliées par l'ostéoporose sous un fichu noir, comme si elles avaient quatre-vingt-dix ans depuis toujours et pour toujours. C'est émouvant, a songé la présidente qui a eu, dès son élection, des accès de rêveries assez fréquents qui l'inquiètent parce qu'ils sont peu compatibles avec sa fonction.

La petite ville sentait l'incendie mal éteint. La présidente écoutait sans trop les entendre les explications du sous-préfet devant les bâtiments sinistrés : ça braillait colériquement au-delà des barrières de sécurité, à une cinquantaine de mètres. Ça disait *Salope*. Ça disait *Pute à riches*. Ça disait *Dehors la vieille*. D'habitude, ils étaient plus polis quand même, les Gilets Jaunes. Le soir, on s'est indigné sur les plateaux de télé. On volait à son secours, pour une fois. Ce n'est pas qu'on l'aimait soudain, mais enfin, chez les journalistes assis et les politiques de tous les bords, on détestait encore plus les Gilets Jaunes.

La lieutenant de gendarmerie, une grande fille baraquée avec une queue de cheval de lycéenne, dans un tailleur pantalon noir, la main serrée sur le porte-documents en kevlar prêt à être déplié pour protéger Cougar blonde,

crispait la mâchoire. Nathalie Séchard a été la première surprise de l'entendre dire :

– Ce serait un homme, ils ne parleraient pas comme ça, ces connards sexistes !

– Parce que Cougar blonde, vous trouvez ça sympa, lieutenant ? Il n'y a pas eu de femmes pour protester au GSPR ? Vous êtes quand même une vingtaine sur soixantedix, non ?

– Madame la Présidente, je...

La semaine suivante, elle n'était plus « Cougar Blonde » mais « Minerve ». Le commissaire qui commandait le GSPR connaissait la mythologie et voulait se rattraper. Minerve, la déesse de la raison : on passait d'un extrême à l'autre.

Non, décidément, la présidente qui sent maintenant la sueur perler sur son front alors qu'elle modifie légèrement sa position pour poser les mains sur les pectoraux de son mari qui la tient par les hanches, n'est plus dans cet état d'esprit qui consiste à se shooter aux apparences du pouvoir et elle n'est même pas certaine de l'avoir jamais été.

Elle a eu plus de chance que de désir dans sa conquête de l'Élysée. Mais sa chance a passé, c'est le moins qu'on puisse dire.

Ces derniers temps, elle repense souvent aux riches sur lesquels elle a voulu s'appuyer et à l'énergie mauvaise que leur donne la rage de l'accumulation. On lui a reproché de leur avoir exagérément facilité les choses depuis son élection. Ça n'est pas pour rien dans son impopularité. Pourtant, elle ne les apprécie pas. Ils ne sont pas très intéressants à fréquenter, ils sont vite arrogants avec le personnel politique depuis qu'ils comprennent qu'ils pèsent

plus sur l'avenir du monde qu'une cheffe d'État comme elle, de surcroît mal élue face à Agnès Dorgelles, la leader du Bloc Patriotique.

Sans compter que les plus jeunes, chez les riches, ne se donnent même plus l'excuse du mécénat ou de la philanthropie. Ils sont d'une inculture terrifiante et d'une remarquable absence de compassion. Elle a refusé de le voir, avant son élection, mais il s'agit, pour la plupart, de sociopathes ou de pervers narcissiques. Ce mal qu'elle a pour les faire cracher au bassin pour de grands projets patrimoniaux ou éducatifs, malgré tous les cadeaux fiscaux dont elle les couvre. Il en faut des sourires, des mines, des chatteries pour quelques pauvres millions mis dans la restauration d'une abbaye cistercienne ou l'implantation d'écoles de la deuxième chance dans une région industrielle qui n'a plus d'industries, mais beaucoup d'électeurs du Bloc Patriotique.

La présidente Séchard ne dit jamais qu'elle les méprise, parce qu'elle est pragmatique. Comme Minerve, protectrice du commerce et de l'industrie. Les médias sont d'une servilité rare avec les riches et on la traiterait de populiste si soudain elle changeait son fusil d'épaule et commençait à les presser comme des citrons, histoire qu'ils rendent un peu de leur fric pour aider à la relance alors que la pandémie met à genoux le pays. Mais elle a beau se rendre compte qu'ils sont moins utiles qu'un médecin réanimateur, les riches, surtout par les temps qui courent, dès qu'ils pleurnichent, elle obtempère.

Le résultat est que Nathalie Séchard préside maintenant un pays riche peuplé de pauvres.

De temps en temps, tout de même, les pauvres se mettent en colère contre les riches. Et comme elle a trop aidé les riches pour qu'ils soient encore plus riches, une de ces colères a explosé pendant son quinquennat. On ne parle plus que de la pandémie ces temps-ci, mais elle est certaine que personne n'oubliera les Gilets Jaunes. Ils lui ont plus sûrement flingué son quinquennat que le virus.

Aider les riches avait pourtant semblé une bonne idée à la présidente Séchard. Elle a misé sur une forme de rationalité du riche, à défaut d'humanité. Sur une forme d'instinct de conservation : il finirait par être tellement riche qu'il voudrait sauver ce qu'il a amassé et donc, malgré lui, contribuerait à préserver l'écosystème nécessaire à sa survie. Que les pauvres en profiteraient un peu. Que ça ruissellerait à un moment ou un autre.

Même pas : ils se comportent comme le virus. Ils finiront par disparaître en tuant l'hôte qu'ils contaminent.

Et il sera trop tard pour tout le monde.

La présidente Séchard se penche sur son mari. Elle cherche ses lèvres dans le noir. Elle les trouve alors que son sexe va plus loin en elle.

C'est délicieux.

Le visage de la Gilet Jaune qui a réussi à se plaquer quelques secondes contre la vitre de sa voiture, en février 2019, lors d'un autre déplacement compliqué à Lunéville, lui a prouvé à quel point elle a désespéré son pays, à cause de ce pari absurde sur la raison des riches. C'est une image qui l'a marquée : la couperose de la femme, ses yeux exorbités dans un visage bouffi par des années d'alimentation ultra transformée, son désespoir terrible, sa bouche

déformée qui articulait très clairement un « salope » que la présidente Séchard n'entendait pas derrière la vitre blindée.

Elle a haï cette femme, elle a souhaité voir un projectile LBD emporter la moitié de son visage hideux puis, sans transition, elle a eu envie de descendre de la voiture, de la serrer contre elle et de caresser ses cheveux rares et gras en lui disant que ça irait, qu'elle était désolée.

Était-ce encore la lieutenant de gendarmerie, assise sur le siège avant, à côté du chauffeur, qui l'en a dissuadée ? Ou ce commandant de police, Peyrade, que lui a conseillé son vieux facho de ministre de l'Intérieur, Beauséant ? Elle ne se souvient plus. L'image de la Gilet Jaune a effacé tout le reste de cette journée à Lunéville.

– Ce serait bien que Peyrade intègre le GSPR, madame la Présidente... C'est un bon, Peyrade : je le connais personnellement, il est à l'antiterrorisme. Je ne vous cache pas qu'il y a des menaces de plus en plus fortes sur votre sécurité. On vous hait, madame la Présidente. C'est irrationnel, mais on vous hait. Les GJ, les islamistes, les survivalistes, l'ultragauche...

– Je vous remercie de me parler aussi franchement, monsieur le ministre.

Et puis, ça te fait un homme de plus à toi dans mon entourage proche, a-t-elle pensé. Je te connais, espèce de salopard compétent.

La femme Gilet Jaune a été brutalement mise à terre par des CRS en civil. Par curiosité, la présidente a demandé à être informée des suites de l'affaire. Hélène Bott, 37 ans, caissière à temps partiel imposé à l'hypermarché Leclerc de Lunéville, trois enfants, divorcée. Comparution immédiate :

trois mois de prison, dont un ferme, avec mandat de dépôt. Nathalie aurait pu intervenir, peut-être. Elle ne l'a pas fait, partagée entre la culpabilité, la colère, le dégoût, la honte.

La Présidente Séchard n'aime pas les sentiments contradictoires en politique, elle aime ressentir des choses nettes, précises et droites comme le sexe de son mari en elle, à cet instant précis.

Un soir, au début de son quinquennat, quand elle croyait encore en sa politique de l'offre, elle l'a exposée, dans la salle à manger de ses appartements privés, à ce grand mou rêveur et sympathique de Guillaume Manerville, le ministre d'État à l'Écologie sociale et solidaire, qu'elle avait invité à dîner. Il voulait donner sa démission le lendemain, lors d'une matinale sur RMC. Même pas à cause de la réforme de l'assurance chômage et de la privatisation de la SNCF, ou pas seulement, mais parce que Henri Marsay, le Premier ministre, avait arbitré contre lui sur son projet de loi pour taxer les entreprises qui ne faisaient aucun effort sur les perturbateurs endocriniens. Il avait pris ça comme une humiliation personnelle, les perturbateurs endocriniens, Manerville. C'était son dada, les perturbateurs endocriniens. À se demander si sa fille unique, Clio, n'en a pas été victime, des perturbateurs endocriniens.

Veuf inconsolable, Manerville était venu seul.

C'est un homme qui approche la cinquantaine et les deux mètres avec des épaules larges, des yeux gris, des costumes en tweed bleu marine toujours froissés, des cravates club et une coiffure à la Boris Johnson. Tout ça lui donne l'allure un peu égarée et douce d'un professeur

d'Oxford préparant l'édition critique d'un présocratique oublié.

Pendant ce dîner, il ne s'est pas départi de sa moue boudeuse. Il n'a pas craché sur le Haut-Brion, a souvent regardé le tableau de Joan Mitchell, lumineux, que la présidente Séchard avait emprunté au Mobilier national.

– Vous n'allez pas démissionner, Guillaume, vous êtes ma jambe gauche.

Elle lui a dit ça sur une intonation ambiguë. Ni vraiment une question, ni vraiment un ordre. C'est une de ses spécialités. Ça déstabilise l'interlocuteur. Il ne sait plus si on lui donne un ordre, si on l'implore ou si on lui demande conseil. La métaphore de la jambe pouvait aussi troubler par son côté égrillard. Mais Manerville n'est pas égrillard et c'est pour ça que Nathalie Séchard aime bien Manerville, en fait.

– Madame la Présidente, je deviens votre alibi, ce n'est pas acceptable.

– Comment pouvez-vous dire ça, Guillaume, vous êtes ministre d'État, le numéro deux derrière Marsay.

– C'est juste un titre, madame la Présidente. Une façon de donner des gages aux écolos et à votre électorat de gauche qui fond comme neige au soleil. Vous allez avoir besoin d'alliés de ce côté-là, mais vous ne les aurez jamais en laissant Marsay me ridiculiser.

Nathalie Séchard a hésité. Elle n'appréciait pas ce ton-là. Qu'il la donne, sa démission. Et puis non : elle n'avait personne pour le remplacer. Le parti présidentiel, Nouvelle Société, était une coquille vide, malgré son écrasante majorité à l'Assemblée : peu de professionnels, beaucoup

de seconds couteaux de l'ancienne gauche, du centrisme et de la droite molle. Quelques-uns même, de la droite dure : Beauséant et ses soutiens. Elle a songé un bref instant à remplacer Guillaume Manerville par une personnalité de la société civile, mais ceux-là ont tendance à se laisser bouffer par leur propre administration : Marsay et elle se seraient épuisés en recadrages pour limiter les déclarations intempestives.

— J'ai besoin de vous, Guillaume, pour que nous restions tous fidèles au projet qui nous a amenés à la victoire, en mai dernier.

Ensuite, quand ils ont attaqué la soupe de pêches blanches à la menthe, elle a promis de mettre le projet de loi sur les perturbateurs endocriniens dans la prochaine niche parlementaire. Gagner du temps, c'est le secret. Elle a bien fait, il y a eu le scandale Marsay qu'il a fallu remplacer par Vandenesse, les grèves de la SNCF, les manifs contre l'ouverture au privé de la protection sociale, les Gilets Jaunes, et puis la pandémie. 120 000 morts. Alors, Manerville est toujours là tandis que ses perturbateurs endocriniens, sans compter ses projets de légalisation du shit et de milliards de subventions à la rénovation énergétique du parc immobilier des particuliers, c'est passé aux oubliettes.

Mais revenons à des choses plus humaines : au Pavillon de la Lanterne, à la *Sonata 41* de Haydn, au toucher magique de Misora Ozaki, à l'orgasme prochain de la présidente Séchard, qu'elle pressent, avec joie, maousse.

Elle le sent monter avec une certitude océanique. Des images s'imposent à elle en flashes d'émeraude et d'écume,

des images de grandes marées comme celles qu'elle a connues dans son enfance, à l'aube des années soixante-dix, à Pléneuf-Val-André, quand elle allait avec ses parents et ses deux frères ramasser des moules, des crevettes, des étrilles et même parfois des coquilles Saint-Jacques du côté de l'îlot du Verdelet.

À cette époque, déjà, Nathalie Séchard est troublée par cette odeur d'algue et de sel sans soupçonner qu'elle la retrouvera plus tard, avec un bonheur proustien, dans le sexe. Sa première expérience, en la matière, a lieu quand elle a dix-sept ans, alors qu'elle suit sa première année de droit à la faculté de Rennes avant d'intégrer Sciences-Po puis d'entrer à l'ENA où elle s'est inscrite au parti socialiste. Elle est sortie dans la botte, a choisi le Conseil d'État avant de se faire élire, de manière confortable, députée de la deuxième circonscription des Côtes-d'Armor.

C'est en 1988. Elle gagne, dans la foulée des municipales de 1989, la mairie de Ploubanec, 6 000 habitants, son calvaire de 1553, sa fontaine des Fées, sa Maison du Bourreau aux colombages ouvragés et sa conserverie de sardines dont Nathalie Séchard parvient, jusqu'à aujourd'hui, par miracle, à préserver l'activité et les deux cent cinquante emplois.

Elle a vingt-six ans, elle entre dans l'équipe du ministre de l'Éducation nationale. Elle a quelques amants sans lendemain, des hauts fonctionnaires comme elle, des hommes jeunes, ambitieux, intelligents, à la musculature languissante. Ils croient en l'économie de marché, font de la voile l'été dans le golfe du Morbihan avec d'inévitables chaussures bateau bleu marine et parlent de la nécessaire

modernisation de l'État pour s'adapter à la mondialisation, avant de partir pantoufler dans le privé.

Cinq ans plus tard, en 1993, lors de la déroute de la gauche, elle est une des rares parlementaires de la majorité sortante à sauver son siège, avec deux cents voix d'avance. Elle devient consultante dans une grosse boîte de formation professionnelle tout en s'imposant médiatiquement en visage aimable de la jeune garde du parti. Réélue, beaucoup plus confortablement en 1997, elle entre dans le gouvernement Jospin : secrétaire d'État au Patrimoine, puis ministre déléguée à l'Enseignement professionnel auprès du ministre de l'Éducation nationale. Elle laisse une réforme à son actif, qui porte son nom, celle de l'apprentissage, plutôt bien vue par les syndicats enseignants et le patronat, et votée en première lecture à la quasi-unanimité à l'Assemblée et au Sénat.

Elle commence à remplir son carnet d'adresses, à tisser des réseaux chez les élus de tous les bords, chez les intellectuels, au Medef. On lui promet un bel avenir. Elle a le droit à deux ou trois unes d'hebdo, à des entretiens dans *Le Monde*, *Les Échos*, au portrait de la dernière page dans *Libé* : *Nathalie Séchard, la gauche adroite*.

À cette époque, elle vit pendant deux ans avec un acteur, un homme engagé qui, entre deux films à la Ken Loach, lit avec un lyrisme excessif des textes de Victor Hugo lors de cérémonies officielles où la France panthéonise des grands noms des Droits de l'homme, de la Résistance et reconnaît les fautes de son histoire en élevant stèles et mémoriaux avec gerbes déposées, salut au drapeau, hymnes joués par l'orchestre de la Garde républicaine.

Elle aurait bien un enfant avec lui : quand il ne se prend pas au sérieux, l'acteur est un compagnon aimable et un bon coup. Elle n'est pas forcément amoureuse, mais elle a eu de mauvaises lectures, Balzac et Chardonne, et elle croit qu'il faut surtout éviter l'amour pour réussir un couple.

Mais il n'y a pas d'enfant et il n'y en aura pas. Les médecins sont catégoriques. Endométriose jamais détectée. Stérilité. L'acteur veut adopter, elle refuse. L'acteur la quitte. Par SMS, le 21 avril 2002, alors qu'elle est à l'Atelier, le siège de campagne, et qu'on attend l'arrivée de Jospin. Jospin n'a pas voulu qu'on lui communique les résultats avant et il prend la gifle en pleine figure.

Ce soir-là, alors que le Bloc Patriotique du vieux Dorgelles triomphe sur les écrans et que les visages se ferment autour d'elle, elle pleure, comme d'autres, à la différence qu'elle ne sait pas si ses larmes sont dues à la fin de son histoire avec l'histrion engagé, ou parce qu'elle ne sera pas ministre des Affaires sociales, qu'elle n'aura pas d'enfants, que la gauche ne va jamais s'en remettre.

Nathalie Séchard sait désormais, vingt ans plus tard, qu'elle pleurerait surtout sur elle-même, sur sa quarantaine qui approchait, sur la blessure narcissique infligée par l'hugolâtre qui a bien choisi son moment, ce salaud.

Ce 21 avril 2002, son premier réflexe est de téléphoner à son père, alors qu'autour d'elle les communicants distribuent les éléments de langage aux ministres présents et aux poids lourds du parti pour les plateaux télé. « Nathalie, dans dix minutes un duplex avec France 3 Rennes, ta circo a un des meilleurs scores de France pour Lionel... »

Son père répond tout de suite. Elle peut pleurer

franchement dans le giron du professeur David Séchard, tout aussi effondré qu'elle. Elle a envie d'être près de lui, dans le salon de la maison d'Erquy. Elle voit le fauteuil club dans le bow-window où son père lit en levant parfois sur la mer ses beaux yeux gris dont elle a hérité.

Il réussit à la faire rire entre ses larmes quand il dit : « J'ai engueulé ta mère. Elle vient d'avouer qu'elle a voté Taubira. Je te la passe ? » Elle refuse parce que son attachée de presse lui fait signe en désignant sa montre.

Dans les toilettes, l'attachée de presse lui passe de l'eau froide sur le visage et lui refait son maquillage avant qu'elle entre dans le studio du QG de campagne pour aller débattre avec les élus bretons.

Les années suivantes, sous le quinquennat Chirac, elle lèche ses plaies à Ploubanec, dans la maison beaucoup trop grande qu'elle a achetée dans le Vieux Quartier, près de la Maison du Bourreau, à deux pas de la fontaine des Fées, vous voyez où, si vous connaissez Ploubanec.

Elle se baigne beaucoup, s'épuise en kilomètres de crawl. Elle a l'impression de ne plus avoir de libido, même pour la politique. Elle songe à accepter l'offre d'une université américaine, comme professeure invitée pour un cours sur les institutions européennes. Mais l'Iowa ne lui dit rien. Elle préfère les Côtes-d'Armor. Il n'y a pas la mer en Iowa.

Le soir, elle se regarde nue dans la glace de sa salle de bain, il lui revient des poèmes à la con, « La froide majesté de la femme stérile », elle se branle devant son reflet, pleure, vide ensuite une bouteille de grolleau gris en mangeant à même la boîte une choucroute et reste à ronfler sur la table de la cuisine. Elle se réveille en sursaut à six heures

du matin, efface les traces de ses désordres avant l'arrivée de la femme de ménage.

Elle va à Paris trois jours par semaine, histoire de se faire voir à l'Assemblée lors des questions au gouvernement, d'entretenir ses réseaux chez les patrons, les journalistes, les syndicats réformistes et de participer au conseil d'administration de l'Institut Pierre-Mendès-France, un think tank social-libéral. L'Institut PMF produit pour l'essentiel des notes à l'intention des décideurs de tout poil. Il s'agit de rénover « le logiciel » de la gauche comme on commence à dire à l'époque.

Parfois Nathalie Séchard donne des tribunes dans les journaux. Elle prend comme une insulte personnelle le non au référendum de 2005 sur la Constitution européenne. C'est comme ça qu'elle s'aperçoit que son goût de la politique revient. Elle a de nouveau des aventures sexuelles, dont une assez chabrolienne dans son genre, avec le pharmacien de Ploubanec qui n'a pourtant jamais voté pour elle.

Le narrateur pourrait raconter leur histoire, pleine du charme désuet des adultères de province. Le narrateur dirait les rendez-vous cachés, les fous rires, la femme dépressive du pharmacien, la joie de se réveiller dans une maison sur les hauteurs de Concarneau pour un week-end clandestin, la mer bleue s'encadrant avec une beauté géométrique dans la grande baie vitrée. Le narrateur imaginerait une catastrophe, peut-être même un crime. La femme dépressive pourrait tuer son mari, ou son mari et Nathalie, ou seulement Nathalie. Le pharmacien pourrait tuer sa femme sans que Nathalie soit au courant, le scandale

serait énorme et signerait la fin politique de la députée-maire Nathalie Séchard.

Mais ce sera pour une autre fois car l'exercice de l'uchronie est toujours délicat. Imaginer un cours différent aux événements politiques désormais connus de tous, comme l'élection de Nathalie Séchard, le 6 mai 2017, serait un défi que le narrateur ne se sent pas capable de relever.

Dans la réalité, Nathalie Séchard et le pharmacien de Ploubanec se quittent d'un commun accord sans avoir été découverts. Nathalie, en 2006, n'a plus le temps pour l'amour en province, qui ressemble un peu à un dimanche : elle fait partie de l'équipe de la candidate Royal à la présidentielle. De cette campagne, Nathalie retire la certitude qu'une femme présidente de la République, ce ne sera pas pour demain.

Mais après demain, peut-être.

Ségolène Royal doit se battre contre la droite, l'extrême droite et surtout contre les hiérarques de son propre parti qui la prennent pour une usurpatrice incompétente et laissent filtrer dans la presse des considérations machistes d'un autre âge à moins que, précisément, le machisme n'ait pas d'âge.

Nathalie se souvient encore d'un dîner en petit comité avec la candidate, au premier étage d'une brasserie de Saint-Germain connue pour ses écrivains alcooliques et ses harengs pomme à l'huile. Ségolène Royal a les lèvres serrées en découvrant un écho dans *Le Canard enchaîné* : un ancien ministre de son camp déclare n'être pas sûr qu'une femme présidente aurait le cran d'appuyer sur le bouton pour une frappe nucléaire. « Me dire ça, à moi, une fille de militaire... »

Pendant cette campagne, Nathalie Séchard croise de nouveau l'acteur, lors d'un meeting d'entre-deux-tours, à Lille. Il est assis au premier rang. Elle le trouve grossi, alopécique, vieilli. Et surjouant de plus en plus la grande conscience progressiste quand il est monté à la tribune pour réciter *Melancholia* : « Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ? »

Après le meeting, dans les salons du Zénith de Lille, il y a un buffet où la candidate se laisse féliciter. L'acteur vient vers Nathalie, comme si de rien n'était, une coupe de champagne à la main, pour lui faire la bise. Nathalie ne ressent plus rien : pas de choses vagues dans le ventre et dans l'âme, pas d'accélération du rythme de ses pulsations cardiaques. Comme elle a eu plus de temps depuis 2002, elle a lu Proust dans la vieille édition en trois volumes de la Pléiade qui appartient à son père : Nathalie est dans l'état d'esprit de Swann quand il a enfin cessé de souffrir à cause d'Odette. L'acteur est son Odette. Elle a gâché des années de sa vie pour un homme qui n'est même pas son genre.

Après la défaite de Royal, Nathalie est contactée comme d'autres personnalités de gauche pour participer au gouvernement sarkozyste, au nom de la politique d'ouverture. On lui propose un secrétariat d'État à la Famille. Si elle accepte, la droite ne présentera pas de candidat contre elle dans sa circonscription aux législatives qui arrivent, ni aux municipales qui ont lieu l'année suivante.

Elle hésite.

Elle fait une longue promenade avec son père sur la plage des Vallées, au Val-André : « Nathalie, ma chérie, je trouve déjà que ta gauche a tendance à oublier le

peuple, mais tu te vois en plus dans un gouvernement de droite, avec cet excité qui traite les jeunes de racailles ? » Le professeur Séchard s'arrête, remet la capuche de son duffel-coat car ça commence à crachiner. Une vague vient mourir à leurs pieds.

« Et puis un secrétariat d'État à la famille... »

Il dit ça très doucement, le professeur Séchard, il ne veut pas blesser Nathalie. Mais enfin, aux repas de Noël dans la maison d'Erquy, aux soirées électorales de la mairie de Ploubanec, quand la famille est réunie, les deux frères aînés de Nathalie, un vétérinaire et un psychiatre, sont là avec leurs conjointes et leurs enfants. Elle, elle n'est que la tata sympa qui fait de la politique. Il s'inquiète, le paternel : sa fille connaît la saloperie fielleuse des politiques et des journalistes. Une femme sans mari, sans enfant, secrétaire d'État à la Famille, avec en plus l'aura de la trahison de ceux qui changent de bord pour un portefeuille, elle devait se douter que...

Ils finissent de parler de tout ça, à Saint-Cast-le-Guildo, en mangeant des huîtres et des tourteaux sur le port.

– Oui, tu as sans doute raison, papa.

Elle sauve sa circonscription et sa mairie, encore une fois. Elle reste d'une neutralité prudente dans les déchirements du parti socialiste. Elle s'occupe toujours du think tank Mendès-France, crée une amicale informelle de députés sur une ligne sociale-libérale mais sans déposer de motion à elle au congrès pour éviter de prendre des coups.

Et puis, surtout, en 2009, elle tombe amoureuse.

Une vraie ado, à 47 ans.

Le jeune homme est au premier rang, alors qu'elle donne une conférence à Sciences Po Lille sur l'Europe, pour changer. Comme toute habituée des prises de parole en public, elle accroche deux ou trois regards au bout de quelques minutes dans l'amphi, pour tester les réactions de tout le reste du public. Des regards « témoins » qui peuvent rassurer, permettre de moduler son discours, de vérifier si l'utilisation du second degré, déjà bien menacée à cette époque-là, est possible.

Cette fois-ci, il n'y a qu'un seul regard. Le jeune homme, au premier rang, a les cheveux noirs coupés en brosse, les yeux noirs, des pommettes saillantes qui lui donnent quelque chose d'un Kalmouk de bonne famille, avec son pull cachemire à col rond sur une chemise vichy rouge, son pantalon chino et ses chaussures cirées. Nathalie Séchard reconnaît des Church's Richelieu comme celles de son père. Elle se refuse à y voir un signe.

Le jeune homme aussi ne fait que la regarder. Elle se bénit de n'avoir jamais renoncé à se baigner au Val-André, quelle que soit la saison, ce qui reste la meilleure des thalassothérapies. D'avoir arrêté la choucroute en boîte les soirs de déprime et d'avoir mis ce jour-là ses escarpins Louboutin qui cambrent toujours parfaitement sa taille de grande fille blonde au cul encore ferme et rebondi.

Comme son TGV pour Paris repart en milieu d'après-midi, la conférence terminée, on va déjeuner, mal, dans une brasserie proche de la gare Euralille. Il y a le prof qui l'a invitée pour la conférence, une journaliste de *La Voix du Nord* et quelques étudiants des deux sexes dont le jeune Kalmouk charmant qui ne desserre pas la bouche

et continue de la regarder avec un mélange visible de désir et d'étonnement devant ce désir. Nathalie commence à ressentir cette mollesse vaguement lascive, qui ressemble à une fatigue, peser sur ses paupières.

N'importe quoi.

Elle ne va pas fantasmer sur un gamin.

Mais il y a, dans les jours qui suivent, cette persistance de la rêverie, la silhouette de ce garçon qui revient la surprendre au réveil, des détails qu'elle n'aurait jamais cru avoir enregistrés avec une cette précision photographique : un grain de beauté au coin de l'œil, un ongle rongé au pouce, la petite trace d'un ancien bouton d'acné sur la mâchoire, près de l'oreille.

Deux semaines plus tard, elle reçoit une lettre de lui à l'Assemblée nationale. Il s'appelle Jason Perros, il n'y va pas par quatre chemins, il demande à la revoir si elle le souhaite. Il voudrait des conseils d'orientation pour la suite, il a envie d'entrer en politique. Il est beaucoup plus convaincant dans la première partie de sa lettre que dans la seconde.

Elle se sent rougir dans son petit bureau de l'Assemblée, et elle n'est pas particulièrement brillante quand elle doit, l'après-midi même, poser une question sur la baisse de la TVA dans la restauration. Le sujet n'est pas exaltant et c'est pour cela que le groupe le lui a confié. Elle a des qualités d'oratrice et un sens de la formule qui font merveille. Sur le banc du gouvernement, on la redoute toujours.

Cette fois-ci, elle s'embrouille dans les chiffres, elle a la bouche sèche, sa langue fourche deux fois, elle ne maîtrise pas les aigus de sa voix et le ministre concerné la

renvoie dans les cordes, sous les rires de la majorité. Elle se rassoit, elle se rend compte, surprise, qu'elle s'en fout parce qu'elle ne cesse d'imaginer, à quelques centimètres de son visage, avec une précision hyperréaliste, la bouche presque trop lippue du jeune Kalmouk Perros.

Un huissier fait passer à Nathalie Séchard un petit papier signé de la vice-présidente du groupe, une trentenaire arrogante de l'aile gauche qui la déteste parce qu'elle la trouve trop centriste : « Dis-donc, Nathalie, on t'a connue plus brillante. Tu es amoureuse ou quoi ? »

Nathalie relève la tête, croise le regard pétillant, deux travées plus bas, de la vice-présidente du groupe, élue de Seine-Saint-Denis, objectivement belle comme un cœur. Nathalie a un sentiment de jalousie absurde à l'idée que si c'était elle qui était allée à sa place faire une conférence à Lille, le jeune Kalmouk aurait été de la même manière sous le charme, et même plus qu'avec une vieille quadra sortant lentement mais sûrement du marché de la séduction.

On peut ici émettre une hypothèse : si Nathalie Séchard n'avait pas reçu le billet de la petite peste dont elle se vengera par la suite en lui faisant perdre sa circonscription aux législatives de 2017 face à une candidate de Nouvelle Société, mais aussi en poussant le vice jusqu'à téléguider une candidature socialiste dissidente, peut-être aurait-elle laissé tomber l'histoire improbable avec le jeune Kalmouk et, une chose en amenant une autre, sans la présence du jeune Kalmouk à ses côtés, peut-être n'aurait-elle pas eu l'énergie de lancer son blitzkrieg à la présidentielle de 2017. Le billet de la vice-présidente du groupe, où la rivalité idéologique se confond avec une compétition sexuelle

plus ou moins consciente, va changer la face de la France et nous mener là où nous en sommes tous aujourd'hui.

Nathalie Séchard, fouettée par la pique de la petite archéomarxiste mignonne, à peine la séance des questions au gouvernement terminée, remonte dans son bureau, en évitant la salle des Quatre Colonnes car elle n'a aucune envie d'aller à la pêche aux journalistes pour se faire voir cinq secondes le temps d'un JT. Elle vérifie le numéro sur la lettre de Jason Perros, un 06, et elle appelle. Elle tombe sur la messagerie. Elle s'aperçoit qu'elle entend la voix du jeune homme pour la première fois. Elle ne laisse pas de message. Elle est frustrée.

C'était maintenant ou jamais.

Tant pis.

Sur une impulsion, elle appelle un de ses condisciples de l'ENA qui travaille au ministère de l'Intérieur. Elle lui demande de se renseigner sur un certain Jason Perros, étudiant à Sciences Po Lille.

– Qu'est-ce que tu veux savoir ?

– Tout ce qu'il est possible de savoir.

Le condisciple ne demande pas pourquoi. C'est une loi tacite entre hauts fonctionnaires des deux bords. Un service rendu sans question est un investissement qui peut rapporter gros quand il y aura besoin d'un renvoi d'ascenseur.

Si le lecteur entretient encore quelques doutes sur la possibilité d'avoir une vie privée dans les démocraties modernes de marché, il est temps qu'il les perde.

Moins de 48 heures après, dans son pied-à-terre parisien, un trois-pièces cosy dans la rue Galande qui n'est pas sans

ressembler par son côté médiéval au vieux Ploubanec, celle qui n'est encore que la députée Séchard reçoit par coursier une enveloppe kraft sans indication de provenance. C'est le dossier Jason Perros avec, accroché à un trombone, un bristol où est écrit un mot sans signature : « Tu seras bien aimable de détruire tout ça après lecture, N., même s'il n'y a rien de bien inquiétant. Bises. »

Nathalie hésite. N'est-ce pas fausser une éventuelle relation que de consulter ce dossier ? Elle ouvre une fenêtre, le printemps est chaud, elle s'assoit sur le rebord, le bruit de la ville monte vers elle.

Elle ne résiste pas longtemps.

Elle lit.

Jason Perros est né à Lille le 3 février 1988 – mon dieu, vingt-six ans d'écart presque jour pour jour –, fils de profs, comme elle. Mère au PCF. Scolarité plutôt brillante au lycée Faidherbe, bac mention très bien en 2005. Intègre Sciences Po Lille. Syndicalisme lycéen puis étudiant. Participe aux Comité antilibéraux puis aux manifs anti-CPE, dont une assez violente en mars 2006. Semble s'être ensuite complètement désengagé. Publication de poèmes dans des revues de qualité. Est allé à Cuba. Parle parfaitement l'anglais et l'espagnol. Activité réduite sur les réseaux sociaux. Casier vierge.

Nathalie aimerait bien les lire, les poèmes. Elle est certaine que cela lui en apprendrait beaucoup plus sur le jeune Kalmouk, et notamment sur l'arrêt de son militantisme, que ces faits bruts.

Et puis ça ne dit rien sur sa vie sentimentale. Elle aimerait savoir s'il a été ou s'il est amoureux, s'il couche

avec des garçons ou des filles ou les deux. S'il couchait avec des garçons, le dossier le signalerait comme il signalerait une sexualité débridée ou une liaison clandestine, avec une amie de sa mère par exemple. Parce que, constate Nathalie Séchard, un pincement au cœur, alors que le soleil prend la rue Galande en enfilade et lui chauffe le visage, la mère de Jason Perros a son âge.

Elle n'ose toujours pas rappeler le jeune Kalmouk à la bouche attirante. Elle s'aperçoit qu'elle connaît son numéro de portable par cœur. Elle annule un déjeuner avec le responsable d'un institut de sondages et elle reprend le chemin de la Bretagne.

On réfléchit toujours mieux, en Bretagne.

Le TGV pour Rennes a trois heures de retard à cause d'une rupture de caténaire un peu après Le Mans. Comme elle n'a eu envie de prévenir personne, on ne l'attend pas à la gare de Rennes. Et comme tout décide de conspirer contre elle, elle attend encore deux heures le TER pour Ploubanec parce qu'aucune voiture à louer n'est disponible. Elle y voit une punition divine pour son intrusion policière dans la vie du jeune homme.

Il fait nuit et il pleut quand elle arrive dans sa commune. Les rues sont désertes. Elle passe devant la fontaine des Fées et la Maison du Bourreau avec ses étranges colombages rouges, noircis par la pluie.

Devant chez elle, il y a une silhouette.

C'est Jason Perros.

Elle a envie de rire, puis elle a peur, puis elle sent une bouffée de désir, enfin toutes ces choses désordonnées quand le romanesque s'en mêle et fait danser la vie, quitte

à ce que la vie dérape comme Nathalie dérape sur les pavés humides d'une rue de Ploubanec. Elle ne se retrouve pas les fesses par terre, ce qui obérerait sans doute la suite de cette histoire. Mais elle sent, en se tordant la cheville pour se rattraper, une douleur qui remonte haut dans sa cuisse.

– Qu'est-ce que vous faites-là, monsieur Perros ?

– Je voulais vous voir, vous ne m'avez pas rappelé après ma lettre.

– Vous m'avez trouvée comment ?

– On est obligés de rester sous la pluie ?

Il est vrai qu'ils ont l'air un peu pitoyables. Elle n'a pas de parapluie, son imper n'est pas très épais, elle a mal à la cheville, les bandoulières entremêlées de son sac de voyage et de son ordinateur lui mordent l'épaule. Elle doit en plus avoir une sale tête avec ses cheveux plaqués sur son crâne. Et lui, qui n'a qu'une veste légère et aucun bagage apparent, grelotte. Il attend depuis un bon bout de temps.

Elle ouvre la porte.

– C'est joli, Ploubanec, dit-il sur le ton qu'on prend quand on veut meubler le silence.

Ils vont dans la cuisine, là où dans la vilaine période de Nathalie, des bouteilles de grolleau et des boîtes de choucroute vides traînaient sur la grande table de chêne. Elle ouvre un tiroir, lui tend un torchon propre.

– Vous ruissez, monsieur Perros.

– Vous aussi.

Elle se demande s'il est conscient de la connotation, disons, ambiguë, de ses propos.

– Alors, vous me racontez ?

L'horloge comtoise, dans l'entrée, sonne huit heures. Jason s'approche de Nathalie.

Il ne va pas faire ça.

Elle ne va pas faire ça.

Ils font ça.

Ils commencent à faire l'amour dans la cuisine, ils continuent dans le salon qui donne sur un petit jardin visible en surplomb de la maison d'en face, heureusement obscure. Ensuite, ils remettent ça dans la chambre de Nathalie sans défaire le couvre-lit puis en défaisant le couvre-lit.

L'horloge comtoise sonne onze heures.

Le portable de Nathalie vibre de manière agaçante et répétée dans son sac à main qu'elle a laissé dans le couloir. Elle sort à poil du lit, se baisse pour l'éteindre sans même regarder qui appelle. À peine s'est-elle relevée qu'il est derrière elle, toujours vigoureux et ils terminent dans le bureau-bibliothèque où une vieille carte postale punaisée sur un rayon représente Rimbaud : « Le beau corps de vingt ans qui devrait aller nu... »

– C'est n'importe quoi, dit Nathalie Séchard, allongée sur le parquet et regardant au plafond les solives du même rouge sang que la Maison du Bourreau.

Elle s'accoude, regarde le profil de Jason Perros qui reprend son souffle, la main posée sur son ventre plat.

– Vous me racontez, jeune homme ?

– Dans les films, après l'amour, les amants qui ne se connaissent pas se tutoient.

Il raconte.

Une histoire symétrique à la sienne. Un coup de foudre. Et puis le sentiment, dès qu'elle a repris son TGV à Lille, que

ça n'existe pas, les coups de foudre. Qu'il est ridicule. Mais ça a persisté. Il a écrit à l'Assemblée. « Une lettre manuscrite, tu as vu ? Pas un mail... » Il avait besoin de la revoir. Même pas pour confirmer. Il était sûr de lui. Une question de peau, quelque chose d'animal, « C'est du gardénia, ce que tu portes, non ? » Il a raison. Elle met *L'air du temps* depuis l'adolescence.

Comme elle a tardé à répondre, il a pris sa vieille Fiesta d'occasion, Lille-Ploubanec, six cents bornes. Il a roulé de nuit, il est arrivé à l'aube. Il a traîné dans les bistrots, il a discuté avec un peu tout le monde, il a fait venir la conversation sur la ville, sur la mairesse, « Elle habite dans le Vieux Quartier, à deux pas de la Maison du Bourreau. » Avant, il est passé devant sa permanence, a vu une affiche, « Tu sais, celle où tu es en jean avec une marinière, devant un chalutier. Je suis resté à la regarder une bonne heure, sans m'en rendre compte. Un type est sorti, m'a demandé si je voulais quelque chose. Il avait l'air un peu inquiet quand même. Je me suis excusé bien poliment, j'ai dit que je réfléchissais à adhérer au PS, il m'a proposé d'entrer, j'ai dit plus tard, sans doute. »

Ensuite, il a commencé à pleuvoir, il a cherché autour de la Maison du Bourreau. Dans un premier temps, il n'a pas trouvé. « C'est normal, je n'ai pas mon nom sur la boîte aux lettres. Les gens qui savent, savent. Le facteur aussi. Ça évite les emmerdeurs. Ou les amoureux frénétiques. »

C'est ce qu'il s'est dit, mais il remarque : « Tu sais, c'est absurde, une maison sans nom, ça finit par attirer autant l'attention. » Il a sonné, il n'y avait manifestement personne, il a attendu, elle est arrivée, voilà.